

Fragilité de l'homme :
L'homme n'est qu'un roseau, le
plus faible de la nature, mais c'est un
roseau pensant. »

(Pensées 347)

Le silence éternel de ces espaces
infinis m'effraie. »

(Pensées 206)

Justesse de la pensée :
Travaillons donc à bien penser.
Voilà le principe de la morale. »

(Pensées 347)

L'honnête homme :
On n'apprend pas aux hommes à
être honnêtes hommes, et on leur
apprend tout le reste ; et ils ne se
piquent jamais tant de savoir rien du
reste, comme d'être honnêtes hom-
mes. Ils ne se piquent de savoir que
la seule chose qu'ils n'apprennent
rien. »

(Pensées 68)

La justice et la force :
Il faut donc mettre ensemble la
justice et la force ; et pour cela faire
que ce qui est juste soit fort, ou que
ce qui est fort soit juste. »

(Pensées 297)

Éditions et Études

FRANÇOIS DE SALES : *Œuvres*, La
Pléiade, Gallimard, 1969.

DESCARTES : *Discours de la mé-
thode, Méditations métaphysi-
ques*, Livre de poche.

PASCAL : *Pensées*, Flammarion,
1984.

Provinciales, classiques Garnier,
1965.

Études

Antoine Adam : *Les Libertins au
XVII^e siècle*, Buchet-Chastel, 1965.

René Pintard : *Le libertinage érudit
dans la première moitié du
XVII^e siècle*, Slatkine, 1983.

À la recherche du romanesque

CHAPITRE 3



À la recherche du romanesque : entre rêve et réalité

REPÈRES ET CHRONOLOGIE

Le fruit d'une riche tradition

Le roman s'appuie sur une triple tradition, celle des « Romans » de chevalerie (en vers), celle de la pastorale, et celle, plus réaliste, du roman picaresque venu d'Espagne. Tout le XVII^e siècle a vu dans le roman **une véritable épopée en prose**. Parmi les romans de chevalerie, un des plus célèbres au XVI^e siècle a été l'*Amadis de Gaule* : les exploits guerriers, la grandeur des sentiments et l'héroïsme presque inhumain des personnages en sont les principaux caractères.

L'univers de la **pastorale**, inventé en Italie par les poètes Sannazzaro (*Arcadia*, 1504) et Torquato Tasso, dit Le Tasse (*Aminta*, 1573) évoque un monde plus pacifique, où évoluent des bergers et des bergères qui ne s'occupent que d'amour. À ce monde idéal d'un âge d'or il faut opposer le **réalisme brutal de la tradition picaresque** : le *picaro* est un vagabond qui cherche fortune et dont l'errance donne lieu à une multitude d'aventures pittoresques, dans les plus bas-fonds de la société.

L'Astrée, une somme romanesque

Tout l'imaginaire romanesque du XVII^e siècle a sa source dans *L'Astrée*, œuvre d'Honoré d'Urfé (1567-1625). Le fil principal de l'intrigue est l'amour du berger Céladon et de la bergère Astrée qu'une tragique méprise a séparés au début du roman. Les deux types humains opposés de l'inconstant Hylas et du chaste Silvandre annoncent toute la réflexion du siècle sur la **psychologie amoureuse**. Les nombreuses histoires entremêlées dans le cours du récit principal, le **mélange de prose et de poésie** font de *L'Astrée* une somme de formes et de thèmes qu'exploiteront les différentes voies du roman et de la poésie galante, voire du théâtre, jusqu'à la fin du siècle.

Le roman héroïque

Entre 1625 et 1660 fleurissent de vastes romans aux intrigues complexes et aventureuses, tirées de l'histoire ; des milliers de pages racontent les aventures de personnages antiques (Clélie, Cléopâtre, Cyrus) ou médiévaux (Faramond, premier roi légendaire de France). Les auteurs de ce genre reprennent en fait la **tradition chevaleresque** d'*Amadis* et s'inspirent des épopées italiennes (*La Jérusalem délivrée* du Tasse) ou des romans grecs de la fin de l'Antiquité (notamment les *Étiopiques* d'Héliodore). Les principaux d'entre eux sont La Calprenède (1610-1663), Gomberville (1600-1674), Georges et Madeleine de Scudéry (1601-1667 et 1608-1701). C'est à cette dernière que l'on doit l'évolution des romans vers l'analyse psychologique : elle sera rendue célèbre par la représentation allégorique de la « Carte de Tendre ».

La tentation réaliste

Face à cette idéalisation de l'humanité, la réaction ne se fait pas attendre. Dès 1623, Charles Sorel (1599?-1674) écrit son *Histoire comique de Francion* : il choisit la **veine réaliste et satirique** pour camper des personnages de l'humanité ordinaire, bien qu'apparaisse dans son roman sa quête d'un idéal de générosité et que se manifeste à plus d'un endroit sa libre-pensée.

En revanche, Sorel se moque tout à fait de l'idéal romanesque dans *Le Berger extravagant* (1627) où le personnage principal, un jeune bourgeois de Paris, se prend pour un héros de *L'Astrée*. Cette **parodie de roman**, qui a fait de cette œuvre un « anti-roman », sera reprise pendant tout le siècle, notamment par Scarron (1610-1660), dont le *Roman comique* cherche un juste milieu entre les excès du burlesque et l'invraisemblance de l'héroïsme ; elle culminera dans *Le Roman bourgeois* de Furetière (1619-1688), qui prend systématiquement à contrepied les idéaux amoureux du roman traditionnel en décrivant des problèmes concrets du mariage et de l'argent.

Cruauté et fantastique

Au début du siècle, le goût pour un **réalisme cruel et terrifiant** avait dominé la production d'un François de Rosset (1570?-1619?) ou d'un Jean-Pierre Camus (1584-1652). Le second, évêque de Belley, instruit son public en l'effrayant avec le récit de faits divers et de crimes horribles ; les *Spectacles d'horreur* (1630), par exemple, s'inspirent des annales judiciaires et on a retrouvé les faits réels auxquels ils se réfèrent.

À l'extrême opposé, et plus tard dans le siècle, l'œuvre originale de Savinien de Cyrano de Bergerac (1619-1655) fait appel à l'**imagination** et au **fantastique** pour inventer un autre monde, qui évoque la Lune ou le Soleil. Il s'agit de fictions philosophiques qui s'inspirent des débats scientifiques de l'époque (Galilée, Gassendi ou Descartes), mais toujours avec l'ironie du « libre-penseur ».

La cruauté comme la science-fiction n'auront pas d'héritiers directs au cours du XVII^e siècle, mais les Lumières et le romantisme se souviendront dans les siècles suivants de la richesse de tels genres.

- 1607 HONORÉ D'URFÉ : *Les Douze Livres d'Astrée* (première partie).
- 1610 D'URFÉ : *L'Astrée* (seconde partie).
- 1614 FRANÇOIS DE ROSSET : *Histoires tragiques*.
- 1614 Première traduction française du *Don Quichotte* de Cervantès.
- 1619 D'URFÉ : *L'Astrée* (troisième partie).
- 1619 GOMBERVILLE : *Polexandre*, première version (le roman sera revu et augmenté en 1629, 1632 et 1637).
- 1621 GOMBERVILLE : *Carithée*.
- 1622 *Les Caquets de l'Accouchée* (anonyme).
- 1623 CHARLES SOREL : *Histoire comique de Francion* (première édition).
- 1623 THÉOPHILE DE VIAU : *Fragment d'une histoire comique*.
- 1624 JEAN OGIER DE COMBAULD : *Endymion*.
- 1627 *L'Astrée*, quatrième partie, publiée par Balthasar Baro, le secrétaire de d'Urfé.
- 1627 ANDRÉ MARESCAL : *La Chrysolite*.
- 1627 SOREL : *Le Berger extravagant*.
- 1628 BARO : *La Conclusion et dernière partie d'Astrée*.
- 1630 JEAN-PIERRE CAMUS : *L'Amphithéâtre sanglant* ; *Les Spectacles d'horreur*.
- 1638 GOMBERVILLE : *Polexandre* (édition définitive).

- 1641 GEORGES ET MADELEINE DE SCUDÉRY : *Ibrahim ou l'illustre Bassa*.
- 1642 TRISTAN L'HERMITE : *Le Page disgracié*.
- 1642 • 1645 GAUTIER DE LA CALPRENÈDE : *Cassandre* (10 volumes).
- 1646 • 1657 LA CALPRENÈDE : *Cléopâtre* (12 volumes).
- 1648 SOREL : *Polyandre, Histoire comique*.
- 1649 • 1653 MADELEINE DE SCUDÉRY : *Artamène ou le Grand Cyrus* (10 volumes).
- 1651 PAUL SCARRON : *Le Roman comique* (première partie).
- 1654 • 1660 MADELEINE DE SCUDÉRY : *Clélie, Histoire romaine* (10 volumes).
- 1655 SCARRON : *Nouvelles tragi-comiques*.
- 1657 SCARRON : *Le Roman comique*, (deuxième partie).
- 1657 SAVINIEN DE CYRANO DE BERGERAC : *Les États et Empires de la Lune* (rédigé vers 1649, publication posthume).
- 1661 • 1670 LA CALPRENÈDE : *Faramond ou l'Histoire de France* (12 volumes).
- 1662 CYRANO DE BERGERAC : *Les États et Empires du Soleil* (publication posthume et expurgée).
- 1666 ANTOINE FURETIÈRE : *Le Roman bourgeois*.

1. L'AUTEUR D'UNE SOMME FONDATRICE : HONORÉ D'URFÉ (1567-1625)



Les retrouvailles d'Astrée et de Céladon. Tapisserie d'Aubusson, XVII^e siècle. Château de la Bastie d'Urfé.

L'AUTEUR

Un gentilhomme

Né à Marseille au beau milieu des guerres de religions, Honoré d'Urfé mène cependant une enfance heureuse et studieuse dans la fameuse « Bastie » d'Urfé, au sud-est du Massif Central. Il fait ses études au collège jésuite de Tournon jusqu'au moment où ses convictions catholiques l'entraînent aux côtés de la Ligue, qui se bat contre le futur roi Henri IV.

Attaché au duc de Nemours, il devient lieutenant-général de la Ligue pour le Forez. Battu et pris à Feurs, il est libéré grâce à sa belle-sœur, Diane de Chateaufort. Il se retire en Savoie après l'échec de la Ligue et compose un premier poème, *Sireine*, puis écrit des *Épîtres morales*.

Un écrivain

Après avoir épousé son ex-belle-sœur, Diane de Chateaufort (qui avait été la femme de son frère aîné, Anne), d'Urfé regagne les faveurs de la cour de France. Il publie un second livre d'*Épîtres morales*, alors qu'il travaille sans doute déjà à *L'Astrée*.

Il commence à publier *L'Astrée*, tout en poursuivant ses *Épîtres morales* ; il se brouille alors avec sa femme, et vit surtout en Savoie ou à Turin. Il repart pour la guerre qui vient de se déclencher dans la Valteline, et meurt à Villefranche-sur-Mer (près de Nice), à la suite d'une pneumonie contractée durant la campagne militaire.

L'Astrée (1607-1628)

L'Astrée est une œuvre majeure de son temps qui imprègne en profondeur tout l'imaginaire du XVII^e siècle.

Chacune des parties de ce roman comporte douze livres ; la quatrième partie fut publiée partiellement en 1624, et désavouée alors par d'Urfé. À sa mort (1625), le roman demeurait manuscrit (pour les quatre premiers livres) et Baro ne prétendit que faire un travail d'édition (*La Vraie Astrée*, 1627), bien qu'il la complétât sans doute. Il composa en revanche entièrement la cinquième partie qui achève le plan initial de l'auteur (*La Conclusion et dernière partie d'Astrée*, 1628).

Première partie. Dans la Gaule du V^e siècle après J.-C., déchirée par les guerres incessantes, la région du Forez est miraculeusement épargnée. Là, le berger Céladon aime la bergère Astrée, malgré la rivalité de leurs deux familles. Trompée sur la fidélité de son amant par un rival (Sémire), Astrée le chasse. De désespoir, Céladon se jette dans le Lignon ; tout le monde alors le croit noyé. En fait, il a survécu, recueilli par trois nymphes, la princesse Galathée, qui s'éprend de lui, et ses deux suivantes.

Deuxième partie. Céladon vit retiré dans la forêt ; tout à son amour pour Astrée, qu'il ne reverra que si elle y consent, il lui élève un temple dans la nature. Celle-ci, éperdue de douleur et de remords, lui élève un autel et lui rend les honneurs funèbres. Entre-temps, le druide Adamas, qui tient à réunir Astrée et Céladon, persuade ce dernier de revenir parmi les bergers sous le déguisement de sa fille, Alexis.

Troisième partie. Frappée par la ressemblance d'Alexis avec Céladon, Astrée éprouve une amitié passionnée pour la jeune fille. Les fêtes du Gui sont l'occasion pour Adamas et Alexis de vivre chez Astrée. Céladon-Alexis y partage alors une douce intimité avec celle qu'il aime, conservant toutefois le secret de sa véritable identité.

Quatrième partie. Utilisés comme boucliers humains lors d'un assaut du guerrier Polémas contre Marcilly, les deux jeunes gens sont délivrés *in extremis* par Sémire, qui trahit ainsi Polémas pour racheter le mal qu'il leur avait causé.

Cinquième partie. Les deux amants se rendent à la fontaine de la Vérité d'amour, qui révèle à ceux qui la regardent le visage de la personne qu'ils aiment. L'Amour apparaît alors, au milieu d'un orage prodigieux, et permet les heureuses retrouvailles des amants.

■ Le désespoir de Céladon ■

D'URFÉ
L'Astrée
(1607)

Ce texte se situe au tout début de l'œuvre : trompée par le fourbe Sémire, la bergère Astrée, amoureuse du berger Céladon, le soupçonne d'infidélité. Elle vient de le lui reprocher sévèrement, ce qui plonge Céladon dans le plus profond désespoir.

Céladon voulut répliquer, mais Amour, qui oit¹ si clairement, à ce coup lui boucha pour son malheur les oreilles ; et parce qu'elle s'en voulait aller, il fut contraint de la retenir par sa robe, lui disant : « Je ne vous retiens pas pour vous demander pardon de l'erreur qui m'est inconnue, mais seulement
5 pour vous faire voir quelle est la fin que j'étais pour ôter du monde celui que

vous faites paraître d'avoir tant en horreur. » Mais elle, que la colère transportait, sans tourner seulement les yeux vers lui, se débattit de telle furie¹ qu'elle échappa, et ne lui laissa autre chose qu'un ruban, sur lequel par hasard il avait mis la main. Elle le soula² porter au-devant de sa robe pour agencer son collet, et y attachait quelquefois des fleurs, quand la saison le lui permettait ; à ce coup⁴ elle y avait une bague que son père lui avait donnée. Le triste berger, la voyant partir avec tant de colère, demeura quelque temps immobile, sans presque savoir ce qu'il tenait en la main, quoiqu'il eût les yeux dessus. Enfin, avec un grand soupir, revenant de cette pensée, et reconnaissant ce ruban : « Sois témoin, dit-il, ô cher cordon, que plutôt que de rompre un seul des nœuds de mon affection, j'ai mieux aimé perdre la vie, afin que, quand je serai mort, et que cette cruelle te verra, pour être⁵ sur moi, tu l'assures qu'il n'y a rien au monde qui puisse être plus aimé que je l'aime, ni amant plus mal reconnu que je suis. » Et lors, se l'attachant au bras, et baisant la bague : « Et toi, dit-il, symbole d'une entière et parfaite amitié, sois content de ne me point éloigner⁶ à ma mort, afin que ce gage pour le moins me demeure de celle qui m'avait tant promis d'affection. » À peine eut-il fini ces mots que, tournant les yeux du côté d'Astrée, il se jeta les bras croisés dans la rivière.

25 En ce lieu Lignon⁷ était très profond et très impétueux, car c'était un amas de l'eau, et un regorgement que le rocher lui faisait faire contre-mont ; si bien que le berger demeura longuement avant que d'aller à fond, et plus encore à revenir, et lorsqu'il parut, ce fut un genou premier, et puis un bras, et soudain enveloppé du tournolement de l'onde, il fut emporté bien loin de 30 là dessous l'eau.

Honoré d'Urfé, *L'Astrée*, Première partie (1607)

1. Entend.
2. Avec une telle colère.
3. Avait l'habitude de.
4. Cette fois.
5. Parce que tu es.
6. Quitter.
7. Rivière qui coule en pays de Forez.

LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

1. Qu'est-ce qui vous semble familier dans ce texte ? Qu'est-ce qui vous semble étrange ? Tentez d'expliquer pourquoi, en analysant la part de convention pastorale et les traits psychologiques.
2. Que représente le ruban pour Céladon ? Que peut symboliser la bague ?
3. Quelle est l'importance de la phrase « Elle le soula²... donnée » pour expliquer le rôle de ce ruban ? Pourquoi l'auteur précise-t-il ces circonstances ?
4. Analysez les deux apostrophes de Céladon aux objets qui ont appartenu à sa belle : quelle y est la part de convention ? N'y a-t-il pas du réalisme psychologique derrière ce « fétichisme » amoureux ?
5. Analysez la description des tourbillons ; est-elle réaliste ? Que peut-elle symboliser en rapport avec le contexte psychologique ?

Remarques de langue

1. Relevez les termes qui dénotent la psychologie d'Astrée et de Céladon.
2. Commentez les mots de « colère » et de « furie ».

Quel état d'âme trahissent-ils chez Astrée ? En quoi cela surprend-il Céladon ?

3. Relevez les mots « amour », « aimer », « amitié ».
4. Analysez le vocabulaire de la tristesse et ses connotations*.



Un pâtre, par Niccolò Frangipane (1555-1600). Auxerre, Musée d'art et d'histoire.

La falsification des tables d'Amour

D'URFÉ
L'Astrée
(1610)

Un des charmes de L'Astrée est d'avoir su mêler la prose et les vers ; dans la deuxième partie, on voit Céladon, qui a survécu, vivre au milieu des bois, où il voue un véritable culte à la bergère Astrée. Silvandre entraîne les bergers et les bergères vers les bois, où ils découvrent un temple naturel dédié à Astrée et à la fidélité en amour ; dans ce temple figurent en vers douze commandements d'Amour, gravés sur un tableau de bois. Hylas, berger qui est favorable à l'infidélité et à l'inconstance en amour, s'amuse à les falsifier pour leur faire dire le contraire de ce qu'ils ordonnaient.

VOICI LES DOUZE TABLES DES LOIS D'AMOUR

que, sur peine d'encourir sa disgrâce, il commande à tout amant d'observer.

Première Table

Qui veut être parfait amant,
Il faut qu'il aime infiniment :
L'extrême amour seule¹ en est digne,
Aussi la médiocrité²
De trahison est plutôt signe,
Que non pas de fidélité.

Deuxième Table

Qu'il n'aime jamais qu'en un lieu³
Et que cet amour soit un dieu
Qu'il adore pour toute chose :
Et⁴ n'ayant jamais qu'un objet,
Tous les bonheurs qu'il se propose,
Soient pour cet unique sujet.

Troisième Table

Bornant en lui tous ses plaisirs,
Qu'il arrête tous ses desirs
Au service de cette belle,
Voire qu'il cesse de s'aimer,
Sinon que⁵ d'autant qu'aimé d'elle,
Il se doit pour elle estimer.

1. Le mot peut être féminin au XVII^e siècle.
2. Modération.
3. Qu'une seule femme.
4. Suppléer « que ».
5. À moins que.
6. Au contraire.

TABLES D'AMOUR falsifiées par l'inconstant Hylas

Première Table

Qui veut être parfait amant,
Qu'il n'aime point infiniment :
Telle amitié n'en est pas digne.
Puisque au rebours⁶ l'extrémité
De l'imprudence est plutôt signe,
Que non pas de fidélité.

Deuxième Table

Qu'il aime et serve en divers lieux,
Et qu'il tourne toujours les yeux
Dessus quelque nouvelle chose,
Aimant ainsi divers objets,
Que les bonheurs qu'il se propose
Soient aussi pour divers sujets.

Troisième Table

Ne bornant jamais ses desirs
Qu'il cherche partout des plaisirs,
Faisant toujours amour nouvelle,
Voire qu'il cesse de l'aimer
Sinon que d'autant qu'aimé d'elle,
Pour lui seul il doit l'estimer.

Honoré d'Urfé, *L'Astrée*, Deuxième partie, Livre V (1610)

■ POUR LE COMMENTAIRE COMPOSÉ

Inspirez-vous, pour la rédaction de ce commentaire composé, du plan détaillé qui suit et des questions qui l'accompagnent.

1. La comparaison terme à terme.

Résumez par un titre le commandement de chaque table.

- Première Table. Quels sont les éléments communs aux deux versions de la « Première Table » ? Quels sont ceux qu'Hylas a falsifiés ?

Notez les modifications qui portent sur les adverbes (négatifs au lieu de positifs, par exemple) ; notez celles qui portent sur les substantifs.

Expliquer l'opposition « médiocrité » / « extrémité ». Pourquoi Hylas remplace-t-il « trahison » par « imprudence » ?

- Deuxième Table. Montrez ce que signifie le passage du singulier au pluriel dans les deux versions de la « Deuxième Table ».

Analysez le changement des verbes. Pourquoi le mot « dieu » disparaît-il ?

- Troisième Table. Commentez l'inversion, à la rime, de « désirs » et « plaisirs ». Quelle en est la conséquence pour la morale amoureuse ?

Au vers 4, commentez le changement du complément d'objet du verbe « aimer ». Quel est le sens du verbe « estimer » ? Vous semble-t-il appartenir au vocabulaire amoureux ? Vous en cherchez le sens dans le vocabulaire psychologique du XVII^e siècle (voir « Carte de tendre » de Mlle de Scudéry).

2. L'opposition des valeurs.

- Quelles sont les valeurs défendues par Célidon ? Quelles sont celles défendues par Hylas ? Pourquoi sont-elles radicalement opposées ?

- L'idée de service amoureux est-elle identique dans l'un et l'autre cas ? À quel idéal ancien renvoie-t-elle ? Analysez les adverbes de lieu et de temps dans l'une et l'autre version. En quoi reflètent-ils exactement l'opposition des doctrines amoureuses ?

- En quoi l'unité de l'être aimé et l'infinité de l'amour témoignent-elles du platonisme de d'Urfé ?

- Quelle tension se dégage des préceptes de la première Table et de ceux de la troisième, dans la version originale ? Subiste-t-elle dans la version « revue » par Hylas ?

- Comment comprenez-vous la substitution d'« amitié » à « extrême amour » dans cette dernière ?

3. Le jeu poétique.

- Hylas est-il fidèle à la structure métrique des Tables ? Définissez les vers et le système de rimes.

- En quoi la variation est-elle rendue difficile par les exigences métriques et sonores ?

- Quels sont les termes appartenant en propre au registre poétique qui sont utilisés dans ces strophes ? En quoi l'Amour y est-il assimilé à une religion ? Est-ce traditionnel dans la poésie ?



Portrait de Julie d'Angennes en costume d'Astrée par Claude Deruet, École française du XVII^e siècle. Strasbourg, Musée des Beaux-Arts.

2. LA CARTE DE TENDRE : MLLE DE SCUDÉRY (1607-1701)

Dans le Livre I de la première partie de son roman *Clélie* (1654), Mlle de Scudéry a imaginé une carte symbolique pour représenter l'itinéraire initiatique que doivent suivre les parfaits amants ; Célère, un des personnages, raconte ici comment Clélie se représente le pays de Tendre. On trouve dans ce texte tout le fondement de la psychologie amoureuse qui dominera la « préciosité » du XVII^e siècle. Ce courant mondain s'efforcera de déterminer un langage précis pour le comportement amoureux.

Afin que vous compreniez mieux le dessein de Clélie, vous verrez qu'elle a imaginé qu'on peut avoir de la tendresse par trois causes différentes : ou par une grande estime, ou par reconnaissance, ou par inclination ; et c'est ce qui l'a obligée à établir ces trois villes de Tendre, sur trois rivières qui portent ces trois noms, et de faire aussi trois routes différentes pour y aller. Si bien que, comme on dit Cumes sur la mer d'Ionie et Cumes sur la mer Tyrrhène, elle fait qu'on dit Tendre sur Inclination, Tendre sur Estime, et Tendre sur Reconnaissance. Cependant, comme elle a présumé que la tendresse qui naît par inclination n'a besoin de rien autre chose pour être ce qu'elle est, Clélie, comme vous le voyez, Madame¹, n'a mis nul village le long des bords de cette rivière, qui va si vite qu'on n'a que faire de logement le long de ses rives, pour aller de Nouvelle Amitié à Tendre. Mais pour aller à Tendre sur Estime, il n'en est pas de même : car Clélie a ingénieusement mis autant de villages qu'il y a de petites et de grandes choses qui peuvent contribuer à faire naître, par estime, cette tendresse dont elle entend parler.

En effet vous voyez que de Nouvelle Amitié on passa à un lieu qu'elle appelle Grand Esprit, parce que c'est ce qui commence ordinairement l'estime ; ensuite vous voyez ces agréables villages de Jolis Vers, de Billet Galant et de Billet Doux, qui sont les opérations les plus ordinaires du grand esprit dans les commencements d'une amitié. Ensuite, pour faire un plus grand progrès dans cette route, vous voyez Sincérité, Grand Cœur, Probité, Générosité, Respect, Exactitude et Bonté, qui est tout contre Tendre, pour faire connaître qu'il ne peut y avoir de véritable estime sans bonté, et qu'on ne peut arriver à Tendre de ce côté-là sans avoir cette précieuse qualité. Après cela, Madame, il faut, s'il vous plaît, retourner à Nouvelle Amitié, pour voir de quelle route on va de là à Tendre sur Reconnaissance. Voyez donc, je vous prie, comment il faut aller d'abord de Nouvelle Amitié à Complaisance, ensuite à ce petit village qui se nomme Soumission, et qui en touche un autre fort agréable, qui s'appelle Petits Soins. Voyez, dis-je, que de là il faut passer par Assiduité, pour faire entendre² que ce n'est pas assez d'avoir durant quelques jours tous ces petits soins obligeants, qui donnent tant de reconnaissance, si on ne les a assidûment. Ensuite vous voyez qu'il faut passer à un autre village qui s'appelle Empressement et ne faire pas comme certaines gens tranquilles, qui ne se hâtent pas d'un moment, quelque prière qu'on leur fasse, et qui sont quelquefois incapables d'avoir cet empressement qui oblige³ quelquefois si fort. Après cela, vous voyez qu'il faut passer à Grands Services, et que, pour marquer qu'il y a peu de gens qui en rendent de tels, ce village est plus petit que les autres. Ensuite il faut passer à Sensibilité, pour faire connaître qu'il faut sentir jusqu'aux plus petites douleurs de ceux qu'on aime. Après, il faut, pour arriver à Tendre, passer par Tendresse, car l'amitié attire l'amitié⁴. Ensuite, il faut aller à Obéissance, n'y ayant presque rien qui engage plus le cœur de ceux à qui on obéit, que de le faire aveuglément ; et pour arriver enfin où l'on veut aller, il faut passer à Constante Amitié, qui est sans doute le chemin le plus sûr, pour arriver à Tendre sur Reconnaissance.

Madeleine DE SCUDÉRY, *Clélie*, Première partie, Livre I (1654)

MLLE DE SCUDÉRY - LA CARTE DE TENDRE ■ 227 ■

3. LA TENTATION DU RÉEL : CHARLES SOREL (1599-1674)



Le maître d'école, par
A. Bosse, XVII^e siècle. Paris,
Musée Carnavalet.

L'AUTEUR

Un romancier de l'audace

Charles Sorel, né vers 1599, est le fils d'un procureur. Après de solides études, il se tourne vers la carrière littéraire. Il fréquente Théophile, Saint-Amant et Boisrobert. Il publie divers romans sentimentaux et des nouvelles, mais le succès, dû en partie au scandale, ne lui arrive qu'après la publication de *Histoire comique de Francion*. Il augmentera son roman dans les années suivantes, en atténuant les aspects les plus provocateurs. Il fait la critique du genre romanesque sentimental dans son *Berger extravagant*, preuve d'un intérêt constant pour la réflexion critique.

Un pionnier de l'histoire littéraire

Devenu historiographe du roi en 1635, Sorel n'abandonne pas pour autant la littérature de fiction : mais l'échec de son *Polyandre*, tentative de roman d'une forme nouvelle que n'a pas compris le public du temps, le détourne de cette vocation.

La seconde partie de sa vie est consacrée aux études morales, à la critique littéraire, et surtout, à des travaux pionniers dans le domaine de la bibliographie et de l'histoire littéraire. Il se querelle avec Furetière à propos de la *Nouvelle allégorique*, ce qui lui vaudra d'être ridiculisé par ce dernier sous le nom de « Charoselles » dans le *Roman bourgeois* (1666). Privé de sa pension d'historiographe du roi, puis ruiné par la suppression des rentes de l'Hôtel de Ville, il se retire chez un neveu. Après une vieillesse assez pauvre, mais où il travaille toujours à la « connaissance des bons livres », il meurt en mars 1674.

Histoire comique de Francion (1623)

Le jeune Francion, aristocrate mais pauvre, parcourt la France à la recherche de la bonne fortune. Francion raconte ses aventures, qui ont commencé par la poursuite de Laurette, une jeune femme dont il est tombé amoureux (Livre I). Après quelques épisodes burlesques et le récit de la vie de Laurette (Livre II), Francion, qu'un gentilhomme a recueilli dans son château, entreprend de raconter son enfance et son éducation (Livres III et IV) : le portrait du pédant Hortensius donne lieu à une véritable satire de l'éducation. Il décrit ensuite les milieux de libres-penseurs qu'il a fréquentés, ce qui lui permet de développer sa conception du « généreux », homme affranchi de tous les préjugés (Livre V) ; ses aventures le mènent aussi parmi la noblesse de province, dont il fait un tableau amusé et pittoresque, avant de décrire les péripéties qui le ramènent à la cour du roi (Livre VI). La fin de cette première partie culmine avec la description de la vie libertine et débauchée que mènent Francion et ses amis dans le château du gentilhomme Raymond (Livre VII).

La dure vie du collège

SOREL
Histoire comique de Francion
(1623)

Dans le livre III, le jeune Francion raconte sa jeunesse, et notamment ses années de collège. Cette page est un précieux document sur la vie scolaire au début du XVII^e siècle, particulièrement en ce qui concerne la discipline et les mœurs de certains maîtres.

Ô quel changement je remarquay, et que je fus bien loing de mon compte ; je ne jouyssois pas de toutes les delices que je m'estois promises ; qu'il m'estoit estrange d'avoir perdu la douce liberté que j'avois chez nous, courant parmy les champs d'un costé et d'autre, allant abattre des noix, cueillir du raisin aux vignes sans craindre les Messiers¹, et suivant quelque fois mon pere à la chasse. J'estois alors plus enfermé qu'un Religieux dans son cloistre, et estois obligé de me treuver au service divin, au repas, et à la leçon à de certaines heures, car toutes choses estoient là compassées². Au lieu de mon livre qui ne me disoit pas un mot plus haut que l'autre, j'avois un Regent³ à l'aspect terrible, qui se promenoit tousjours avec un fouët à la main, dont il se sçavoit aussi bien escrimer qu'homme de sa sorte. Je ne pense pas que Denis le Tyran⁴, après le miserable revers de sa fortune, s'estant fait Maistre d'ecole afin de commander toujours, gardast une gravité de Monarque beaucoup plus grande.

La loy qui m'estoit la plus fascheuse à observer sous son Empire, estoit qu'il ne faloit jamais parler autrement que latin, et je ne me pouvois desaccoustumer de lascher tousjours quelques mots de ma langue materielle : de sorte qu'on me donnoit tousjours ce que l'on appelle *le signe*⁵, qui me faisoit encourir une punition. Pour moy, je pensay qu'il falloit que je fisse comme les disciples de Pythagoras⁶, dont j'entendois assez discourir, et que je fusse sept ans à garder le silence comme eux, puisque sitost que j'ouvrais la bouche l'on m'accusoit avec des paroles aussi atroces que si j'eusse esté le plus grand scelerat du monde. Mais il eust esté besoin de me couper la langue : car en estant bien pourveu je n'avois garde de la laisser moisir. A la fin donc pour contenter l'envie qu'elle avoit de caqueter, force me fust de luy faire prononcer tous les beaux mots de Latin que j'avois appris, ausquels j'en adjoustois d'autres de François escorché, pour parfaire mes discours.

1. Gardes champêtres.
2. Réglées.
3. Professeur.
4. Célèbre tyran de Syracuse dans l'Antiquité (430-367 av. J.-C.).
5. Pièce de cuivre, marque d'infamie, que l'on donnait à l'élève surpris en train de parler français.
6. Pythagore, philosophe grec du VI^e siècle av. J.-C., célèbre pour ses découvertes en mathématiques ; il imposait le silence à ses élèves.

7. Surveillant d'internat.
8. Pas autant d'affliction que...
9. Avarice.
10. Ne manger que des yeux.
11. Maître, professeur. Le mot n'est pas péjoratif à l'époque de Sorel.

Mon maistre de chambre⁷ estoit un jeune homme glorieux et impertinent au possible, il se faisoit appeller Hortensius par excellence, comme s'il fut descendu de cest ancien Orateur qui vivoit à Rome du temps de Ciceron, ou comme si son eloquence eust esté pareille à la sienne. Son nom estoit, je pense, Le heurteur, mais il l'avoit voulu desguiser, afin qu'il eust quelque chose de Romain, et que l'on creust que la langue Latine luy estoit comme maternelle. Ainsi plusieurs Autheurs de nostre siècle ont sottement habillé leurs noms à la Romaine, afin que leurs livres ayent plus d'esclat, et que les ignorants les croyent composez par des plus anciens personnages. Je ne veux point nommer ces pedants là, il ne faut qu'aller à la rue saint Jacques, l'on y verra leurs œuvres, et l'on y apprendra qui ils sont.

Mais encore que nostre Maistre commist une semblable sottise, et qu'il eust beaucoup de vices insupportables, nous n'en recevions pas d'affliction, comme⁸ de voir sa très estroite chicheté⁹, qui luy faisoit espargner la plus grande partie de nostre pension, pour ne nous nourrir que de regardeaux¹⁰. J'apris alors à mon grand regret, que toutes les paroles qui expriment les malheurs qui arrivent aux escoliers, se commencent par un P, avec une fatalité très remarquable : car il y a Pedant¹¹, peine, peur, punition, prison, pauvreté, petite portion, poux, puces, et punaises, avec encore bien d'autres, pour chercher lesquelles il faudroit avoir un Dictionnaire, et bien du loisir.

Charles SOREL, *Histoire comique de Francion*, Livre III (1623)

LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

1. Analysez la façon dont Sorel présente la dureté et la rigueur de la discipline scolaire. Pourquoi invoque-t-il « Denis le Tyran » ?
2. Quelle est la valeur de l'allusion à la vie religieuse ?
3. Quel effet produisent les allusions à l'histoire antique dans le contexte scolaire qui est décrit ici ?
4. En quoi la vie scolaire annonce-t-elle la vie des adultes ? Quels traits nous rappellent qu'il s'agit ici des souvenirs d'un enfant ? Qu'est-ce qui montre, au contraire, que l'adulte qui raconte cela a perdu la naïveté de son enfance ?
5. Relevez les effets comiques : à quoi et à qui se compare le narrateur ?

Le portrait d'Hortensius

1. Commentez les termes « glorieux » et « impertinent » : en quoi préparent-ils la suite du portrait ?
2. Analysez l'évolution du terme « pédant » du XVII^e siècle à nos jours : en quoi un personnage comme Hortensius est-il un signe avant-coureur de cette évolution sémantique ?

Remarques de langue

1. Relevez le vocabulaire qui dénote les réalités de la vie scolaire. Est-il concret ou abstrait ? En quoi y a-t-il *réalisme* dans cette description ?



Rembrandt, *Titus à son pupitre* (1655).

2. Relevez le vocabulaire des comparaisons : les termes qui renvoient à la politique (« le tyran », « monarque », « Empire ») vous semblent-ils justes ou disproportionnés ? Quel effet cela produit-il ?
3. Analysez les termes qui renvoient à la parole, dans le deuxième paragraphe : comment Sorel joue-t-il sur leurs variations ? Quels effets en tire-t-il ?
4. Commentez le contraste entre « escorché » et « parfaire » : en quoi est-ce une alliance de mots ? Quel en est l'effet ? Commentez les mots « chicheté », « regardeaux » et le sens qu'ils prennent dans ce contexte.

4.

LA TENTATION FANTASTIQUE : CYRANO DE BERGERAC (1619-1655)

Illustration pour « *Le Pédant Joué* » de Cyrano de Bergerac. Paris, B.N.



L'AUTEUR

La jeunesse d'un homme d'épée

Savinien de Cyrano de Bergerac, né à Paris en 1619, commence sa vie par la carrière des armes. Il participe au siège de Mouzon et à celui d'Arras. À la suite de blessures graves, il doit quitter la vie militaire et s'installe à Paris, au collège de Lisieux. Il y fréquente La Mothe Le Vayer, le fameux philosophe libertin, et se lie d'amitié avec Scarron, auteur de la *Mazarinade* (1651). Cyrano se fait pauvrement à Paris.

L'engagement politique

Avec la Fronde (1648), Cyrano prend d'abord parti contre Mazarin, et il écrit les premiers pamphlets contre le cardinal-ministre. Puis il devient un violent ennemi des Frondeurs et prend la défense de Mazarin ; cela lui vaut une polémique avec Scarron, auteur de la *Mazarinade* (1651). Cyrano se fait défenseur de l'ordre et de la paix civile à tout prix, dans la lignée de Machiavel.

L'homme de lettres et le philosophe

Dans les années qui suivent, Cyrano se consacre au théâtre et obtient un succès de scandale avec sa tragédie, *La mort d'Agrippine*, où l'on décèle des traces d'athéisme. Il développe sa pensée philosophique, marquée par le matérialisme de Gassendi, dans *L'Autre monde* qui est un des premiers ouvrages de « science-fiction » de la littérature française. Il meurt en 1655, peut-être des suites d'un accident survenu quelques mois plus tôt qui l'a blessé à la tête. La première partie de *L'Autre monde* paraîtra, dans une version expurgée, en 1657 (*États et Empires de la Lune*) et la seconde paraîtra en 1662 (*États et Empires du Soleil*).

Les États et Empires de la Lune (1657)

Écrite vers 1650, cette œuvre ne devait être publiée qu'après la mort de Cyrano, sans doute à cause de l'audace de pensée dont elle témoigne.

Le narrateur entreprend d'aller voir la Lune à l'aide de fioles pleines de rosée attachées à sa ceinture et que le soleil fait monter. Il y parvient après un premier essai infructueux. Il se retrouve ainsi parmi les habitants de cet « autre monde » qui le prennent pour un animal domestique et le mettent en cage comme un singe savant. Le narrateur devient alors l'objet d'une querelle philosophique et théologique au royaume de la Lune : les « prêtres du pays » s'opposent à ce qu'un homme comme lui soit assimilé aux êtres lunaires. Le récit enchaîne sur une longue discussion philosophique où l'on voit comment les valeurs du monde lunaire sont inversées par rapport à celles du monde terrestre. Le débat se tourne alors vers diverses questions philosophiques (le fonctionnement des cinq sens, la mort des sages, les livres qui parlent, etc.). Les thèses avancées ensuite sur la contestation de l'immortalité de l'âme ou l'existence de l'âme des bêtes, tendent à nier l'existence de Dieu. Le récit s'achève brutalement par le retour du narrateur sur la Terre.

■ Les étranges coutumes lunaires ■

CYRANO DE BERGERAC
Les États et Empires de la Lune
(1657)

Accueilli sur la Lune par le démon de Socrate, le narrateur, après son procès, est reçu par un hôte qui le convie à une discussion philosophique avec des savants de la Lune. L'attitude ostensiblement respectueuse de ces derniers à l'égard du fils de l'hôte provoque une longue explication de la part du démon sur les coutumes du monde lunaire.

- Les deux professeurs que nous attendions entrèrent presque aussitôt, et nous allâmes nous mettre à table où elle était dressée, et où nous trouvâmes le jeune garçon dont il m'avait parlé qui mangeait déjà. Ils lui firent une grande saluade¹, et le traitèrent d'un respect aussi profond que d'esclave à seigneur ; j'en demandai la cause à mon démon, qui me répondit que c'était à cause de son âge, parce qu'en ce monde-là les vieux rendaient toute sorte de respect et de déférence aux jeunes ; bien plus, que les pères obéissaient à leurs enfants aussitôt que par l'avis du sénat des Philosophes ils avaient atteint l'âge de raison.
- 10 « Vous vous étonnez, continua-t-il, d'une coutume si contraire à celle de votre pays ? mais elle ne répugne point à la droite raison ; car en conscience, dites-moi, quand un homme jeune et chaud est en force d'imaginer, de juger et d'exécuter, n'est-il pas plus capable de gouverner une famille qu'un infirme sexagénaire, pauvre hébété, dont la neige de soixante hivers a glacé
- 15 l'imagination et qui ne se conduit que par ce que vous appelez expérience des heureux succès qui ne sont cependant que de simples effets du hasard contre toutes les règles de l'économie de la prudence humaine. Pour du jugement, il en a aussi peu, quoique le vulgaire de votre monde en fasse un apanage de la vieillesse ; mais pour se désabuser, il faut qu'il sache que ce
- 20 qu'on appelle « prudence » en un vieillard n'est autre chose qu'une appréhension panique, une peur enragée de rien entreprendre qui l'obsède. Ainsi quand il n'a pas risqué un danger où un jeune homme s'est perdu, ce n'est pas qu'il en préjugeât la catastrophe, mais il n'avait pas assez de feu pour allumer ces nobles élans qui nous font oser ; au lieu que l'audace en ce jeune

1. Salut.



Peinture de Pieter Hooch, xvi^e siècle. Vienne, Akademie der Bildenden Kuenste.

- 25 homme était comme un gage de la réussite de son dessein, parce que cette ardeur qui fait la promptitude et la facilité d'une exécution était celle qui le poussait à l'entreprendre. Pour ce qui est d'exécuter, je ferais tort à votre esprit de m'efforcer à le convaincre de preuves. Vous savez que la jeunesse seule est propre à l'action ; et si vous n'en étiez pas tout à fait persuadé,
- 30 dites-moi, je vous prie, quand vous respectez un homme courageux, n'est-ce pas à cause qu'il vous peut venger de vos ennemis, ou de vos oppresseurs ? et est-ce par autre considération que par pure habitude que vous le considérez, lorsqu'un bataillon de septante² janviers a gelé son sang, et tué de froid tous les nobles enthousiasmes dont les jeunes personnes sont
- 35 échauffées pour la justice ? Lorsque vous déférez³ au plus fort, n'est-ce pas afin qu'il vous soit obligé d'une victoire que vous ne lui sauriez disputer ?

2. Soixante-dix.

3. Vous cédez respectueusement à...

4. Affaibli.
5. Fait de se mettre à genoux.
6. Amusait.
7. De la plus grande valeur.
8. Faible.
9. Dieu tutélaire d'une maison dans la mythologie romaine.

Pourquoi donc vous soumettre à lui, quand la paresse a fondu ses muscles, débilité⁴ ses artères, évaporé ses esprits, et sucé la moelle de ses os ? Si vous adoriez une femme, n'était-ce pas à cause de sa beauté ? Pourquoi donc continuer vos gémissements⁵ après que la vieillesse en a fait un fantôme à menacer les vivants de la mort ? Enfin lorsque vous aimiez un homme spirituel, c'était à cause que par la vivacité de son génie il pénétrait une affaire mêlée et la débrouillait, qu'il défrayait⁶ par son bien dire l'assemblée du plus haut carat⁷, qu'il digérait les sciences d'une seule pensée ; et cependant vous lui continuez vos honneurs, quand ses organes usés rendent sa tête imbécile⁸, pesante et importune aux compagnies, et lorsqu'il ressemble plutôt à la figure d'un dieu foyer⁹ qu'à un homme de raison.

Concluez donc par là, mon fils, qu'il vaut mieux que les jeunes gens soient pourvus du gouvernement des familles que les vieillards.

CYRANO de BERGERAC, *Les États et Empires de la Lune*, (éd. posthume, 1657)

■ POUR LE COMMENTAIRE COMPOSÉ

Composez un commentaire de ce texte en vous inspirant du plan détaillé suivant.

1. L'art du paradoxe.

La première cause de surprise : le respect dû à la jeunesse. Relevez les arguments du « démon » en faveur de la jeunesse :

- Le contraste physique. Comment fonctionne l'opposition entre le chaud et le froid ? Pourquoi passer par l'explication « physique » de cette situation paradoxale ? En quoi cela prend-il tout son sens dans la pensée du philosophe libertin Cyrano ?
- Le contraste moral. Étudiez le renversement de la « prudence » en « peur panique ». Cyrano insiste sur l'opposition entre l'« expérience » et le « hasard ».
- La capacité d'action. Montrez comment la jonction de l'« ardeur » physique et de l'audace morale explique le privilège de l'action que détient la jeunesse.

2. La situation du discours.

- Le démon de Socrate parle ici au narrateur. En quoi sa fonction de guide et d'initiateur au monde lunaire est-elle nécessaire ? Pourquoi le narrateur de l'histoire a-t-il besoin d'explications ?
- Quand on sait que ce démon est un être né dans le Soleil, qui a vécu plusieurs milliers d'années, qu'y a-t-il de drôle et de paradoxal dans son propre discours par rapport au narrateur ?
- Montrez les liens logiques avec lesquels le démon mène sa démonstration. En quoi peut-on déceler un contraste entre la logique apparente du discours et le paradoxe des opinions affirmées ?

3. Une rhétorique du renversement.

- Étudiez comment la formule neutre et attendue « à

cause de son âge » est renversée par la proposition causale qui suit.

- Analysez les images qui illustrent l'idée de vieillesse, leur cohérence et la façon dont le démon les « amplifie » rhétoriquement.
- Analysez « n'est autre chose que », « ce n'est pas que » en montrant comment le démon « inverse » l'opinion courante à l'aide de ces tournures syntaxiques.
- Quel est le rôle des nombreuses « interrogations rhétoriques » à la fin du discours ? Quelles réponses impliquent-elles ? Le démon laisse-t-il le choix des réponses à celui qui l'écoute ?
- Quel jeu faut-il voir entre le propos du démon et les expressions comme « droite raison », « en conscience », « votre esprit », « vous savez » ? À quoi fait-il appel dans l'esprit du narrateur qui l'écoute ? En quoi est-ce surprenant dans ce contexte qui semble voué à la pure imagination ?

Conclusion

La « mise en texte » du monde renversé repose sur l'usage d'une rhétorique maîtrisée qui n'est pas « renversée » ; soulignez le rôle paradoxal et amusant du démon de Socrate comme initiateur de la découverte et comme maître dans l'art de démontrer.

■ AU-DELÀ DU TEXTE

Étude comparée

- Voyage et initiation philosophique. Comparez ce type de texte avec le voyage du *Quart Livre* de Rabelais (1548), *Les Voyages de Gulliver* de Swift (1726) ou *Micromégas* de Voltaire (1752) (voir p. 448).

5. UNE DIFFICILE SYNTHÈSE : SCARRON (1610-1660)



Illustration pour le *Roman comique* de Scarron, *L'Arrivée des Comédiens dans la ville du Mans*, XVII^e siècle.

L'AUTEUR

Une jeunesse mondaine

Paul Scarron est le fils d'un conseiller au Parlement de Paris. Le remariage de son père avec une femme acariâtre et dure rend son enfance malheureuse. Elle le contraint à embrasser la carrière ecclésiastique à dix-neuf ans. Scarron fréquente pourtant les milieux mondains, où il se lie au futur cardinal de Retz et connaît de nombreux poètes (Sarasin, Tristan, Saint-Amant). Il entre alors au service de l'évêque de Beaumanoir-Lavardin et l'accompagne à Rome où il se lie au peintre Poussin. Introduit auprès du comte de Belin, grand amateur de théâtre, Scarron se retrouve engagé dans la querelle du *Cid*.

Les tourments de la maladie

Frappé d'une maladie qui le paralyse peu à peu, Scarron quitte Le Mans pour revenir à Paris ; il y est soigné par le médecin et poète La Ménardière. Cela ne l'empêche pas de lancer la mode du burlesque avec son recueil de *Vers burlesques* qui lui vaut le succès. Il se partage alors entre le théâtre (*Jodelet*, comédie) et les poèmes burlesques (*Typhon*, *Virgile travesti*).

La célébrité

Lorsque la Fronde éclate en 1648, Scarron réunit de nombreux Frondeurs chez lui : Retz, les amis de Condé ou de Gaston d'Orléans. Il écrit sa *Mazarinade*, qui donnera son nom au genre des pamphlets écrits contre le cardinal-ministre ; cela lui vaut une querelle avec Cyrano de Bergerac.

Le succès est complet lorsqu'il publie son *Roman comique*, qui mêle avec bonheur le burlesque et le romanesque. Son mariage avec la jeune et belle Françoise d'Aubigné (la future Mme de Maintenon) attire toute la société mondaine et lettrée chez lui. Ses diverses tentatives pour se soigner restent vaines. La deuxième partie du *Roman comique* confirme le succès de l'œuvre ; il prend même un privilège pour la troisième partie, mais il meurt avant d'avoir eu le temps de l'achever.

Le Roman comique (1651-1657)

Scarron a réussi dans ce livre à faire se côtoyer le burlesque et le romanesque. Si les multiples aventures de ses héros témoignent de son attrait pour le roman traditionnel, la bouffonnerie de nombreux épisodes fait de Scarron le maître du burlesque.

Le roman commence avec l'arrivée d'une troupe de comédiens ambulants dans la ville du Mans ; un personnage bizarre se cache sous un pseudonyme, Destin.

Une série d'épisodes burlesques est déclenchée par l'arrivée des comédiennes, courtisées par les galants du Mans, parmi lesquels se distingue un nabot ridicule : Ragotin. Ce dernier raconte une histoire espagnole qui interrompt le récit. Dans les chapitres suivants, Scarron s'amuse à raconter les mésaventures de Ragotin. Destin raconte ensuite sa vie aux actrices La Caverne et Angélique. On apprend qu'il a été élevé avec deux jeunes frères nobles, Verville et Saint-Far. Son amitié avec Verville l'a entraîné dans des aventures romanesques, et il est tombé amoureux d'une jeune femme nommée Léonore, lors d'un voyage à Rome. Après la mort de sa mère, Léonore demeure avec Destin et se fait passer pour sa sœur, sous le nom de l'Étoile : ils entrent dans la troupe de comédiens, pour fuir un importun nommé Saldagne. Le chapitre 23 relate le soudain enlèvement d'Angélique, qui interrompt la représentation d'une pièce et clôt cette partie.

La deuxième partie (1657), dont le fil conducteur est la recherche d'Angélique, est entrecoupée d'épisodes burlesques. Une fois Angélique retrouvée, l'intrigue est à nouveau centrée sur Destin : il parvient à retrouver Verville, grâce à M. de La Garouffière, et à libérer l'Étoile qui avait été elle aussi enlevée. Deux longues nouvelles insérées dans le roman maintiennent l'attente du dénouement et le livre se conclut sur une ultime mésaventure de Ragotin, qui est attaqué par un bélier alors qu'il s'était endormi sur sa chaise.

■ Un étrange équipage ■

SCARRON
Le Roman comique
(1651)

Ce texte constitue l'ouverture du roman ; il donne d'emblée le ton par la distance prise avec les conventions romanesques tout en présentant de façon un peu énigmatique les principaux personnages.

Le soleil avait achevé plus de la moitié de sa course et son char, ayant attrapé le penchant du monde, roulait plus vite qu'il ne voulait. Si ses chevaux eussent voulu profiter de la pente du chemin, ils eussent achevé ce qui restait du jour en moins d'un demi-quart d'heure ; mais, au lieu de tirer
5 de toute leur force, ils ne s'amusaient qu'à faire des courbettes, respirant un air marin qui les faisait hennir et les avertissait que la mer était proche, où l'on dit que leur Maître se couche toutes les nuits. Pour parler plus humainement et plus intelligiblement, il était entre cinq et six quand une charrette entra dans les Halles du Mans. Cette charrette était attelée de quatre bœufs
10 fort maigres, conduits par une jument poulinière dont le poulain allait et venait à l'entour de la charrette, comme un petit fou qu'il était. La charrette était pleine de coffres, de malles, et de gros paquets de toiles peintes, qui faisaient comme une pyramide, au haut de laquelle paraissait une Demoiselle habillée moitié ville, moitié campagne. Un jeune homme, aussi pauvre

15 d'habits que riche de mine, marchait à côté de la charrette. Il avait un grand emplâtre¹ sur le visage, qui lui couvrait un œil et la moitié de la joue, et portait un grand fusil sur son épaule, dont il avait assassiné plusieurs pies, geais et corneilles, qui lui faisaient comme une bandoulière, au bas de laquelle pendaient par les pieds une poule et un oison qui avaient bien la mine
20 d'avoir été pris à la petite guerre². Au lieu de chapeau, il n'avait qu'un bonnet de nuit, entortillé de jarretières de différentes couleurs, et cet habillement de tête était une manière de turban qui n'était encore qu'ébauché, et auquel on n'avait pas encore donné la dernière main. Son pourpoint était une casaque³ de grisette⁴ ceinte avec une courroie, laquelle lui servait aussi à soutenir une
25 épée qui était si longue qu'on ne s'en pouvait aider adroitement sans fourchette⁵. Il portait des chausses troussées à bas d'attache⁶, comme celles des Comédiens quand ils représentent un héros de l'antiquité, et il avait, au lieu de souliers, des brodequins à l'antique, que les boues avaient gâtés jusqu'à la cheville du pied. Un vieillard vêtu plus régulièrement, quoique très
30 mal, marchait à côté de lui. Il portait sur ses épaules une basse de viole⁷ et, parce qu'il se courbait un peu en marchant, on l'eût pris de loin pour une grosse tortue qui marchait sur les jambes de derrière. Quelque critique murmurerait de la comparaison, à cause du peu de proportion qu'il y a d'une tortue à un homme ; mais j'entends parler des grandes tortues qui se trouvent
35 dans les Indes, et, de plus, je m'en sers de ma seule autorité. Retournons à notre caravane. Elle passa devant le tripot⁸ de la Biche, à la porte duquel étaient assemblés quantité des plus gros Bourgeois de la Ville. La nouveauté de l'attirail, et le bruit de la canaille qui s'était assemblée à l'entour de la charrette, furent cause que tous ces honorables Bourgmeîtres⁹ jetèrent les
40 yeux sur nos inconnus. Un lieutenant de Prévôt¹⁰, entre autres, nommé La Rappinière, les vint accoster et leur demanda avec une autorité de Magistrat quelles gens ils étaient. Le jeune homme dont je viens de parler prit la parole, et sans mettre les mains au turban, parce que, de l'une il tenait son fusil et de l'autre, la garde de son épée, de peur qu'elle ne lui battît les jambes, lui
45 dit qu'ils étaient Français de naissance, Comédiens de profession ; que son nom de théâtre était Le Destin, celui de son vieux camarade La Rancune, et celui de la Demoiselle qui était juchée comme une poule au haut de leur bagage La Caverne.

SCARRON, *Le Roman comique*, Livre I, chap. I (1651)

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Analyse linéaire

1. Analysez le préambule et la portée burlesque de la satire qui est faite du genre héroïque.
2. Montrez comment, derrière les notations réalistes et le détail de l'étrange équipage, s'esquisse peu à peu le mystère du jeune homme. Sait-on d'emblée qu'il est question de comédiens ? Qu'est-ce qui l'indique peu à peu au fil de la description ?
3. La fonction ironique de l'intervention d'auteur (« Quelque critique... notre caravane »). En quoi fait-elle écho au jeu initial du préambule ?

Quel effet produit-elle à ce moment de la présentation des personnages ?

4. Le pittoresque d'une auberge du Mans.

Comment est rapidement évoquée la réalité d'une petite ville de province ? En quoi le rassemblement des « plus gros Bourgeois de la Ville » auprès du « tripot » est-elle caricaturale ?

5. Le glissement du récit au discours.

Analysez le glissement progressif vers le discours indirect ; quels termes indiquent le début d'un dialogue ? En quoi est-il important, par rapport à l'attente suscitée par l'ensemble de cette page, que les comédiens finissent par se présenter eux-mêmes ?

FURETIÈRE ET L'ANTI-ROMAN

Antoine Furetière, né en 1619 dans une famille de la bourgeoisie parisienne, a écrit très tôt des poésies du genre satirique et burlesque. Son œuvre principale, *Le Roman bourgeois*, paru en 1666, est une critique contre les romans et le style précieux, en même temps qu'une satire de cette société parisienne qu'il connaît bien.

Un anti-roman

Dans son entreprise de remettre en question les conventions du genre romanesque, Furetière commence par dénoncer la grandiloquence des prologues traditionnels, calqués sur les débuts d'épopée, à la façon d'Homère ou de Virgile.

Je chante¹ les amours et les aventures de plusieurs bourgeois de Paris, de l'un et de l'autre sexe ; et ce qui est de plus merveilleux, c'est que je les chante, et si² je ne sais pas la musique. Mais puisqu'un roman n'est rien qu'une poésie en prose, je croirais mal débiter si je ne suivais l'exemple de mes maîtres, et si je faisais un autre exorde : car, depuis que feu Virgile a chanté Énée et ses armes, et que Le Tasse³, de poétique mémoire, a distingué son ouvrage par chants, leurs successeurs, qui n'étaient pas meilleurs musiciens que moi, ont tous répété la même chanson, et ont commencé d'entoner sur la même note. Cependant je ne pousserai pas bien loin mon imitation ; car je ne ferai point d'abord une invocation des Muses, comme font tous les poètes au commencement de leurs ouvrages, ce qu'ils tiennent si nécessaire, qu'ils n'osent entreprendre le moindre poème sans leur faire une prière, qui n'est guère souvent exaucée. Je ne veux point faire aussi de fictions poétiques, ni écorcher l'anguille par la queue⁴, c'est-à-dire commencer mon histoire par la fin, comme font tous ces messieurs, qui croient avoir bien raffiné pour trouver le merveilleux et le surprenant quand ils font de cette sorte le récit de quelque aventure. C'est ce qui leur fait faire le plus souvent un long galimatias⁵, qui dure jusqu'à ce que quelque charitable écuyer ou confidente viennent éclaircir le lecteur des choses précédentes qu'il faut qu'il sache, ou qu'il suppose, pour l'intelligence de l'histoire.

FURETIÈRE, *Le Roman bourgeois*, Première partie (1666)

1. Parodie du début de l'*Énéide* de Virgile ■ 2. Et pourtant ■ 3. Poète italien (1544-1595), auteur d'une épopée célèbre, *La Jérusalem délivrée* (1580) ■ 4. Commencer l'histoire par la fin ■ 5. Jargon incompréhensible.

L'ingénue et le galant

Parodie d'une première rencontre, ce passage met l'accent sur le décalage qu'il y a entre le langage traditionnel de la courtoisie et la réalité sociale de la moyenne bourgeoisie. Furetière s'amuse à mettre en scène un véritable dialogue de sourds.

Dès que l'office fut dit et qu'il la put joindre, il lui dit, comme une très fine galanterie : « Mademoiselle, à ce que je puis juger, vous n'avez pu manquer de faire une heureuse quête, avec tant de mérite et tant de beauté. – Hélas, Monsieur, repartit Javotte avec une grande ingénuité, vous m'excuserez ; je viens de la compter avec le père sacristain : je n'ai fait que soixante et quatre livres cinq sous ; mademoiselle Henriette fit bien dernièrement quatre-vingt-dix livres ; il est vrai qu'elle queta tout le long des prières de quarante heures, et que c'était en un lieu où il y avait un Paradis¹ le plus beau qui se puisse jamais voir. – Quand je parle du bonheur de votre quête, dit Nicodème, je ne parle pas seulement des charités que vous avez recueillies pour les pauvres ou pour l'église, j'entends aussi parler du profit que vous avez fait pour vous. – Ha ! Monsieur, reprit Javotte, je vous assure que je n'en ai point fait, et il n'y avait pas un denier davantage que ce que je vous ai dit ; et puis croyez-vous que je voulusse ferrer la mule², en cette occasion ? Ce serait un gros péché d'y penser. – Je n'entends pas, dit Nicodème, parler ni d'or ni d'argent, mais je veux dire seulement qu'il n'y a personne qui, ne vous donnant l'aumône, ne vous ait en même temps donné son cœur. – Je ne sais, répartit Javotte, ce que vous voulez dire de cœurs ; je n'en ai trouvé pas un seul dans ma tasse³. – J'entends⁴, ajouta Nicodème, qu'il n'y a personne à qui vous vous soyez arrêtée qui, ayant vu tant de beauté, n'ait fait vœu de vous aimer et de vous servir, et qui ne vous ait donné son cœur. En mon particulier, il m'a été impossible de vous refuser le mien. » Javotte lui répartit naïvement : « Eh bien, Monsieur, si vous me l'avez donné, je vous ai en même temps répondu : Dieu vous le rende. – Quoi ! reprit Nicodème un peu en colère, agissant si sérieusement, faut-il se railler de moi, et faut-il ainsi traiter le plus passionné de tous vos amoureux ? » À ce mot, Javotte répondit en rougissant : « Monsieur, prenez garde comme vous parlez ; je suis honnête fille : je n'ai point d'amoureux ; maman m'a bien défendu d'en avoir. – Je n'ai rien dit qui vous puisse choquer, repartit Nicodème, et la passion que j'ai pour vous est toute honnête et toute pure, n'ayant pour but qu'une recherche légitime. – C'est donc,

Monsieur, répliqua Javotte, que vous me voulez épouser ? Il faut pour cela vous adresser à mon papa et à maman : car aussi bien je ne sais pas ce qu'ils me veulent donner en mariage. – Nous n'en sommes pas encore à ces conditions, reprit Nicodème ; il faut que je sois auparavant assuré de votre estime et que je sache si vous agréerez que j'aie l'honneur de vous servir. – Monsieur, dit Javotte, je me sers bien moi-même, et je sais faire tout ce qu'il me faut. »

Cette réponse bourgeoise déferra fort ce galant, qui voulait faire l'amour⁵ en style poli. Assurément il allait débiter la fleurette avec profusion, s'il eût trouvé une personne qui lui eût voulu tenir tête.

FURETIÈRE, *Le Roman bourgeois*, Première partie (1666)

1. L'autel paré où se trouve le Saint-Sacrement le jour de la Fête-Dieu ■ 2. Lorsqu'un valet prend quelque chose sur ce qu'il achète pour son maître ■ 3. Avec laquelle Javotte a fait la quête ■ 4. Je comprends ■ 5. Faire la cour.

À LA RECHERCHE DU ROMANESQUE

L'affirmation du roman

Le ^{xvii} siècle est le moment de l'affirmation du roman. La première moitié du siècle voit à la fois l'éclosion du genre sous sa forme la plus ample (*L'Astrée*, romans héroïques) et l'apparition d'un réalisme qui est avant tout une critique de ce premier type de roman. Cette nouvelle forme romanesque aboutira à un genre plus bref, où la recherche du vraisemblable et de la vérité psychologique prennent une place importante : un genre mis au goût du jour par la génération classique, notamment Mme de La Fayette (voir p. 348).

Une philosophie de l'amour

L'Astrée demeurera toutefois la grande source d'inspiration de toute la littérature amoureuse, au moins jusqu'à *La Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau (voir p. 531). C'est à d'Urfé, que l'on doit d'avoir fait de l'amour le principal sujet de la tradition romanesque. Dans son roman, il fait constamment intervenir des réflexions sur l'amour : éloge de l'inconstance d'Hylas, exposé aux accents platoniques sur la sympathie des âmes. On ne peut en fait réduire *L'Astrée* aux mésaventures d'un couple : à la double figure des parfaits amants, se superpose l'image de l'amant infidèle, Hylas.

Romanesque et réalisme

Les romans de cette époque constituent une transition entre une littérature épique et une littérature prosaïque, plus représentative de la réalité. Aussi le réalisme de Sorel, Scarron ou Furetière est-il avant tout une réaction à l'idéalisme excessif du roman héroïque et épique. C'est pourquoi la plupart de ces œuvres comportent de nombreux passages qu'il faut lire comme des réflexions de critique littéraire : les romans du ^{xix} siècle sont les lointains héritiers de cette réflexion critique.

La plasticité du genre

Le roman du ^{xvii} siècle n'a pas droit de cité dans la hiérarchie traditionnelle des genres littéraires. C'est ce qui fait sa grande force, car il est libre de toute règle et permet, plus que tout autre genre, l'expression du libre tempérament des auteurs ; il ouvre en même temps la voie aux expériences les plus intéressantes dans l'invention des formes. Dans *L'Astrée*, d'Urfé a mêlé la prose et les vers, il a inséré des lettres dans son roman, il a développé à l'intérieur de l'intrigue de multiples histoires. À ce titre, le roman est bien un laboratoire de la fiction moderne, à l'origine des multiples exigences que nous avons l'habitude de fixer pour la littérature.

■ Mots-clés ■

Inclination. Penchant naturel que l'on a pour quelqu'un.
Furetière : « Cet amant voit que sa maîtresse a beaucoup d'inclination pour lui. » (*Dictionnaire*)

Pédant. Professeur ; le sens devient péjoratif au cours du XVII^e siècle, lorsque la notion d'honnêteté disqualifie peu à peu le discours savant pour préférer l'honnête qui « ne se pique de rien » (c'est-à-dire qui ne prétend pas être un savant, un spécialiste).
Furetière : « Les qualités d'un pédant, c'est d'être [...] critique opiniâtre et de disputer en galimatias. Il y a aussi des femmes pédantes, qui font les savantes à la manière du Collège. » (*Dictionnaire*)

Phébus. Surnom d'Apollon, dieu de la poésie, désigne un langage romanesque obscur et prétentieux, souvent associé à « galimatias ».
Furetière : « Nicodème était grand diseur de beaux mots, de pointes, de phébus et de galimatias. » (*Roman bourgeois*, I.)

■ Citations ■

D'URFÉ

• *Supériorité de la femme* :
« Les femmes sont véritablement plus pleines de mérite que les hommes, voire de telle sorte que s'il est permis de mettre quelque créature entre ces pures et immortelles intelligences et nous, je crois que les femmes y doivent être, parce qu'elles nous surpassent de tant en perfection, que c'est en quelque sorte leur faire tort que de les mettre en même rang avec les hommes. »

• *Le parfait amour* :
« Aimer, que nos vieux et très sages pères disaient amer, qu'est-ce autre chose qu'abrégier le mot animer ; c'est-à-dire faire la propre action de l'âme ? »

• *La fidélité* :
« Une des principales lois d'amour, c'est que celui qui peut s'imaginer quelquefois n'aimer plus, n'est déjà plus amant. »

• *L'inconstance* :
« Une heure aimer, c'est longuement ; c'est assez d'aimer un moment. »

SCARRON

• *L'originalité de son livre* :
« Je suis trop homme d'honneur pour n'avertir pas le lecteur bénévole que, s'il est scandalisé de toutes les baderies qu'il a vues jusqu'ici dans le présent livre, il fera fort bien de n'en lire pas davantage ; car en conscience il n'y verra pas d'autre chose, quand le livre serait aussi gros que *Le Cyrus* ; [...] peut-être que j'en suis logé là aussi bien que lui, qu'un chapitre attire l'autre et que je fais dans mon livre comme ceux qui mettent la bride sur le col de leurs chevaux et les laissent aller sur leur bonne foi. » (*Roman comique*, Première partie, chap. 12.)

• *Considération sur les romans modernes* :

« Le conseiller dit qu'il n'y avait rien de plus divertissant que quelques romans modernes ; que les Français seuls en savaient faire de bons, et que les Espagnols avaient le secret de faire de petites histoires, qu'ils appellent Nouvelles, qui sont bien plus à notre usage et plus selon la portée de l'humanité que ces héros imaginaires de l'Antiquité qui sont quelquefois incommodes à force d'être trop honnêtes gens... » (*Roman comique*, chap. 21.)

FURETIÈRE

• *Le refus du genre héroïque* :
« Au lieu de vous tromper par ces vaines subtilités, je vous raconterai sincèrement et avec fidélité plusieurs historiettes ou galanteries arrivées entre des personnes qui ne seront ni héros ni héroïnes, qui ne dresseront point d'armées, ni ne renverseront point de royaumes, mais qui seront de ces bonnes gens de médiocre condition, qui vont tout doucement leur grand chemin, dont les uns seront beaux et les autres laids, les uns sages et les autres sots ; et ceux-ci ont bien la mine de composer le plus grand nombre. » (*Roman bourgeois*, livre I.)

• *Caricature de Charles Sorel* :
« Charoselles ne voulait point passer pour auteur, quoique ce fût la seule qualité qui le rendit recommandable et qui l'eût fait connaître dans le monde. » (*Roman bourgeois*, Livre II.)

■ Éditions et Études ■

D'URFÉ : *L'Astrée* par Henri Vaganay, Lyon, 1925-1928, 5 vol. (réimp. Slatkine, 1966).
Choix d'extraits par J. Lafond, Folio, n° 1523, 1984.

Études

M. Magendie : *L'Astrée d'H. d'Urfé*, Malfère, 1929.
M. Magendie : *Le Roman français au XVII^e siècle de l'Astrée au Grand Cyrus*, Paris, 1932.
M. Lever : *Le Roman français au XVII^e siècle*, Paris, P.U.F., 1981.